

Ces nuits dont dépendent leurs jours



Mon ami Popeye, rue Royale, avec sa famille.

Rue du Faubourg-Saint-Honoré, une femme, sans âge, est allongée sur un morceau de carton. À quelques encablures de l'Élysée, elle attend la camionnette du SAMU social qu'elle a contacté par l'intermédiaire du 115. Arnaud, l'infirmier, Christian, le travailleur social, et André, le chauffeur, la connaissent. Elle s'appelle Marie-Thérèse et ne se sépare jamais de sa chienne, Zoé, sa protectrice et sa plus fidèle compagne. À peine le véhicule s'approche d'elle qu'un homme, ravagé par l'alcool, se précipite. «Maintenant, c'est ma femme. Je sors avec elle depuis quatre mois. Si vous l'emmenez, vous m'emmenez, moi et Zoé», prévient-il.

Ce soir, ce n'est pas l'animal qui complique la tâche des maraudeurs mais bien ce compagnon agressif dont la présence ne semble pas non plus satisfaire Marie-Thérèse. Celle-ci refuse de laisser sa chienne à ce partenaire embarrassant et, par conséquent, l'hébergement proposé par le SAMU social. Car la gent canine ne peut être accueillie dans les centres d'accueil d'urgence. En aparté, elle laisse couler quelques larmes et confie à Christian que l'homme la bat. Les traces de coups entrevues par le travailleur social pourraient confirmer la version de Marie-Thérèse qui, à défaut d'un lit, se contente d'une soupe chaude et d'un duvet. Pour Arnaud, sa place est à l'hôpital mais, là encore, la chienne fait obstacle. «Elle a des ulcères à la jambe et des problèmes cardiaques. Je lui ai déjà changé son pansement dans la rue. Ce soir, le climat était trop tendu», explique l'infirmier.

Mission à moitié remplie pour l'équipe qui décide de faire un tour du pâté de maisons et de repasser discrètement au cas où son compagnon d'infortune la maltraiterait, une fois le dos tourné. RAS. La ronde peut continuer.

Piotr erre depuis neuf jours

Direction l'avenue de Wagram, toujours dans le 8^e arrondissement, où une personne a signalé un SDF. Les rencontres se suivent et ne se ressemblent pas. Il s'agit à présent d'un jeune homme. Un grand blond qui ne parle pas français. L'échange débute alors en anglais. Il s'appelle Piotr, a vingt et un ans, est polonais et erre dans Paris depuis neuf jours. Piotr ne semble pas du tout troublé par la proposition d'aller dormir au chaud. Pour lui, ce sera Montrouge, l'un des deux centres gérés par le SAMU social. Là-bas, Christian lui fait passer un entretien afin de mieux connaître ses besoins et de l'orienter vers les structures qui pourront le rapprocher du droit commun. «Je travaillais dans une usine qui fabrique des chaises. J'étais mal payé. Je suis parti. Je n'ai qu'un copain en France, j'avais rendez-vous avec lui mais on ne s'est pas vus. Je n'ai pas ses coordonnées», raconte ce ressortissant de l'Union européenne. Christian lui indique quelques adresses où il trouvera un toit, de la nourriture, des soins et peut-être un coup de pouce pour une insertion professionnelle. Notamment, celles de Médecins du monde, des lieux de distribution de repas des Restos du cœur, ou encore d'une association polonaise. Les salariés du SAMU social de Paris sont en contact avec de nombreuses organisations qui traitent de l'exclusion et de la solidarité.

Désocialisé, Pierrot a quatre-vingt-six ans

De retour dans leur secteur, les équipiers croisent Jacky, près de la porte Maillot. «Je suis bien dehors, il ne fait pas froid», dit-il derrière sa grosse barbe. Jacky affiche rapidement un sourire et, même s'il décline l'offre de ses visiteurs, il engage la conversation avec eux et accepte bien volontiers un repas chaud et une couverture de survie. Au fil de la discussion, on apprend que cet adepte de la rue parvient à manger tous les jours, qu'il perçoit le RMI et qu'il se paie régulièrement des nuits à l'hôtel. Jacky possède même une «carte d'électeur» avec laquelle il «fait son devoir». En revanche, il n'aime pas le foot parce que «c'est des mecs qui ramassent plein de thunes et qui font rien».

Tout comme pour Jacky, la rencontre avec Pierrot n'était pas programmée. L'homme, blotti sur une grille d'aération qui



souffle de l'air chaud, a quatre-vingt-six ans. Entièrement désocialisé, il n'est pas très attentif à ce que lui disent les intervenants du SAMU. «Vous avez droit au minimum vieillesse», insiste Christian, qui s'accroupit toujours lorsqu'il s'adresse à une personne à terre. Histoire de se mettre à son niveau, de lui signifier le respect qu'il mérite. «On ne peut pas bousculer les choses. Il faut établir un lien progressivement, sans griller les étapes. Pierrot finira par accepter d'aller en centre d'hébergement, peut-être même plus loin dans la prise en charge. Et pourquoi pas en maison de retraite. Ma règle d'or, c'est : «Regarde-moi vivre, apprends-moi à vivre, laisse-moi vivre», raconte le travailleur social.

Les trois compères continuent leur route. Quelqu'un a été signalé rue de Penthièvre. Une fois sur place, ils n'y trouvent personne. «Parfois les gens qui appellent ne sont pas assez précis sur l'emplacement de la personne qu'ils repèrent. Celle-ci peut également se déplacer», conclut André. Retour sur l'avenue de Wagram. Une cabine téléphonique embuée. Un amas d'affaires duquel dépasse une béquille. Sous une couverture, Jean-Pierre est littéralement plié en quatre. Il est deux heures du matin, il ne reste qu'une seule place sur les deux centaines gérées par le SAMU social de Paris. Elle sera pour Jean-Pierre qui l'accepte après avoir eu la garantie qu'on ne le conduirait pas au centre d'hébergement de Nanterre, d'où il s'est fait «virer», cette nuit même. Jean-Pierre dormira au centre Yves-Garel, boulevard Richard-Lenoir, dans le 11^e arrondissement.

Assistance ne veut pas dire assistanat

Sur le trajet, il évoque son F4 qu'il a dû abandonner après la perte de son travail et la séparation avec sa femme qui a tout emporté avec elle. Arrivée devant le centre, une personne sonne désespérément. Moins chanceuse que Jean-Pierre, elle devra passer une nuit de plus dehors. La place qui lui était réservée dans un centre de l'Armée du salut a été rendue car elle ne s'y est pas présentée dans les temps. Reste peut-être une solution à l'Agora d'Emmaüs, ouverte toute la nuit, près de Châtelet. Mais il devra y aller à pied. L'équipe, elle, rentre faire une pause au siège du SAMU social. «Il faut qu'il prenne ses responsabilités. Il avait une place», justifie Arnaud qui lui offre un duvet et une soupe. Assistance ne veut pas dire assistanat.

Ludovic Tomas

(Le Web de l'Humanité 28/03/2007)

Ci-dessus :

*Place Tristan-Bernard.
L'un de nos derniers
grands poètes écrit...
Il ne publie pas chez
Gallimard, ni même à
compte d'auteur. Mais
ses vers sont aussi beaux
que ceux de Verlaine et
de Rimbaud...*

Ci-contre :

*Piotr fait sa sieste à
l'ombre de la statue de
Balzac.*

